

vaste terrain pour la construction de l'église du Gésu à l'ombre de laquelle le nouveau collège était appelé à grandir.

Le P. Martin resta à la tête de cette institution jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut appelé à Québec ; puis il retourna en France diriger le grand collège de Vannes, qu'il retrouvait, grâce aux largesses de son père, agrandi et rivalisant avec les maisons de Poitiers et de Rouen dont il eut aussi la direction, tant ses capacités administratives étaient appréciées par ses supérieurs. Il a terminé sa longue et utile carrière à l'âge de 82 ans, à Vaugirard, dans la propriété même du vénéré fondateur des Sulpiciens M. Olier.

Nos lecteurs nous permettront enfin, pour terminer, de leur donner la jolie poésie inédite, chantée au banquet du 22 juin par un chœur puissant d'anciens élèves (ce qui n'étonnera personne, que ce chœur fût puissant : ils étaient environ quinze cents à table !)

LES ANCIENS ÉLÈVES

*Vous nous revoyez, bons Pères,
Joyeux, en votre séjour ;
Judis nos âmes légères
Aimaient à vous faire un tour :
Nos délices les plus chères,
O bons Pères
Sont de refaire en ce jour
Ces tours d'une âme gaillarde
Car nous venons, prenez garde !
Chez vous " faire encore un tour ".*

LES PÈRES

*Avec joie, ô fils sincères,
Ici nous vous recevons.
Judis en pensums austères
Helas ! nous vous punissons :
Vous le méritiez, je pense.
Mais, silence !
Un point seul doit attrister :
Aujourd'hui c'est notre chère,
Sans pourtant qu'on persévère
A vouloir vous maltraiter !*

Honneur aux bons Pères Jésuites ! qu'ils continuent à former des générations d'hommes, de chrétiens, de patriotes. Ils ont bien mérité partout où ils ont paru ; ils mériteront jusqu'à la fin des temps — et par delà !

Vive le Canada !

Rodolphe Le Fort

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE AU FORT QU'APPELLE, T.N.-O

Que les autres aient chanté le joli mois de mai avec ses fleurs s'ouvrant de bonheur aux baisers vivifiants du soleil, ses clairs ruisseaux gazouillant de frivoles chansons au fond des lits étroits, les verdure immenses de ses prairies et de ses bois, le bleu de son ciel pur et la grandeur de ses nuits calmes : il y avait certainement de quoi inspirer les âmes poétiques et tendres. Je ne doute pas, cependant, qu'à ces esprits d'élite le grandiose mois de juin n'offre pas moins des sujets de chanter et de s'épanouir en élans irrépressibles.

Pour nous, perdus au fond des solitudes sans bornes de notre grand Nord-Ouest, nous avons constamment sous les yeux les beautés de la grande nature, d'autant plus magnifiques qu'elles sont incultes. Oh ! ces immensités vertes, ces plaines sans limites sillonnées autrefois de troupeaux bondissants de buffles ! Ces cieus bleus et purs, ces vents mêmes, gigantesques dans leur fréquence et leur force !

Que d'études, ici, pour les vrais amateurs de la nature dans tout ce qu'elle a de plus admirable et de plus majestueux ! C'est ici que les poètes devraient venir s'inspirer, les orateurs se recueillir, les lutteurs se retremper ! Ici seulement il est permis à l'âme d'admirer Dieu dans une des manifestations les plus grandioses de sa puissance et de sa sollicitude.

Mais nous n'avions pas, en commençant, la pensée de nous livrer à des transports si oublieux du reste.

Notre désir était seulement d'essayer de reproduire, le plus brièvement possible, le récit de la première célébration de la Saint-Jean-Baptiste — il faut espérer que ce ne sera pas la dernière — dans notre partie des Territoires, l'année dernière.

Il n'est pas un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ qui n'ait entendu au moins mentionner le nom de Fort-Qu'Appelle, l'une des plus anciennes stations de la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, dans les immenses prairies du Nord-Ouest.

Tout le monde aussi sait que, près de cette petite ville, tout pittoresquement assise au haut des nombreux lacs que forme en cet endroit la rivière Qu'Appelle, se trouve le centre des missions indiennes de cette partie du pays et la meilleure école industrielle des Territoires.

C'était à la mission même que devait avoir lieu le pique-nique. De cinquante milles aux alentours, on s'était proposé de s'y rendre.

De fait, le 24 juin, de bon matin, nous étions sur pied, préparant tout pour le départ.

Puis, ces dames ayant réussi d'en finir avec les mille petits soins qu'exigeaient leurs chères toilettes, nous nous dirigeâmes, le cœur dispos, du côté de la fameuse vallée de la Qu'Appelle, réputée la plus attrayante de cette section de notre beau pays.

D'abord, nous traversâmes les immenses champs de blé qui s'étendent à perte de vue de chaque côté de la route, une fois que l'on a passé la ligne de chemin de fer du Pacifique Canadien, au nord d'Indian-Head. Pendant plusieurs milles, nous n'apercevions que champs de blé sur champs de blé, les plus petits ne comprenant pas moins de six cents arpents d'étendue.

On prétend dans les environs que cette partie des Territoires comprend le terrain le plus fertile qu'il y ait au monde : je le crois facilement quand, à une machine qui bat quinze cents minots par jour, il faut parfois trois semaines pour venir à bout des immenses tas de gerbes qui s'élèvent de place en place sur la même ferme ; quand le blé rapporte en moyenne quarante minots à l'acre !

Mais laissons de côté ces faits, bien captivants, cependant, et continuons notre chemin.

En sortant de ces étendues dont la succession monotone ne laisse pas que de fatiguer un peu la vue, nous arrivâmes sur les buttes dominant la vallée au fond de laquelle coule la belle rivière Qu'Appelle, parfois large de près d'un mille, parfois étroite comme le moindre ruisseau.

Alors un spectacle vraiment féérique, que nous n'oublierons jamais, s'offrit à nos yeux étonnés.

Derrière nous, une plaine immense et unie comme un lac, s'étendait à perte de vue ; tandis qu'en avant, une sorte de gorge profondément encaissée entre des hauteurs abruptes, serpentait en énormes zigzags bordées de jeunes arbres de toute forme et de toute taille ; si pressés, que de loin nous n'aurions jamais eu l'idée qu'on pût s'y engager en voiture.

Nous nous trouvions au-dessus d'un joli lieu appelé par les Indiens Katepwe, au pied même de ces nombreux lacs que forme en ces endroits la rivière Qu'Appelle. Déjà nous apercevions le plus grand de tous, celui que nous devions côtoyer pendant une quinzaine de milles, tantôt nous trouvant enfoncés au milieu des bois, tantôt accrochés comme par miracle aux flancs escarpés des collines.

Après que nous eûmes repu nos regards du spectacle grandiose qui se déroulait en formes si variées autour de nous, par une route enrubannée, nous dégringolâmes au fond de la vallée et, arrivés au bas, nous fûmes tout étonnés d'avoir pu suivre en voiture un chemin si vertigineux ; nous nous demandâmes même sérieusement pendant un instant comment nous ferions pour remonter là-haut par la même route.

Pourtant, c'est par ces chemins que les fermiers des environs conduisent leur blé au marché, ou leur bois de chauffage à leur demeure.

Enfin nous atteignîmes les lacs, et pendant quinze milles, par bois et par monts, nous longeâmes le plus grand. Par moments, la route s'engouffrait dans de vrais tunnels de verdure, et en sortant soudain, se déroulait pendant quelques minutes sur le flanc d'un

coteau, surplombant les eaux du lac d'une centaine de pieds : d'un côté l'immense nappe bleue, de l'autre la montagne, et entre les deux notre voiture sur une route coupée à coups de charrue, juste assez large pour laisser passer deux chevaux de front.

A la tête de ce lac nous trouvâmes la mission des Oblats, où les bons Pères s'étaient réunis — quelques-uns étaient venus de plus de cent milles — pour établir la première digne célébration de notre chère fête canadienne.

Il y eut une magnifique messe chantée. La petite église de la mission ayant été jugée trop petite pour pouvoir contenir tout le monde présent, les organisateurs avaient fait dresser un autel en plein air dans un petit bois de trembles, tout près : et là il semblait que les prières des fidèles et les cantiques appris pour la circonstance s'envolaient plus facilement vers Dieu, avec l'encens.

Rien ne peut dépasser un spectacle de ce genre : rien ne parle plus à l'âme. Les arrêts aux reposoirs pendant les magnifiques processions de la Fête-Dieu, n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus majestueux ? n'est-ce pas qu'on prie mieux et avec plus de ferveur ?

Le son de l'orgue près de l'autel ajoute à l'émotion ; et pour peu que la main qui court sur les notes soit habile, on se sent remué jusqu'au fond de l'âme.

Dans le cours de l'après-midi, les divertissements ne manquèrent pas ; il y en avait pour tous les goûts, tous les âges, et toutes conditions. Mais ce qu'on ne se lassait pas d'écouter, c'était la musique instrumentale de l'école industrielle — entièrement composée de jeunes Indiens — laquelle est déjà renommée dans tous les Territoires. Il remuait en particulier nos cœurs de vieux Français d'entendre retentir sous ces voûtes de verdure, l'air grandiose de la Marseillaise ! Les applaudissements ne manquaient pas alors !

De temps à autre, un de ces bons Pères, toujours gais malgré leurs rudes labeurs — qui n'a entendu parler du Père Campeau, par exemple ? — se laissait entraîner par le bonheur de voir tant de joyeux Canadiens autour de lui, et, sur une invitation, entonnait une chanson à répons dont tout le monde reprenait en chœur le refrain.

Tous ces plaisirs qui, à plus d'un, rappelaient d'autres joyeux moments de ce genre, en bas, occupèrent une bonne partie de l'après-midi, et le soleil avait déjà disparu depuis quelque temps derrière les collines de l'Ouest, quand on songea à se disperser, mais pour se réunir après souper dans la salle du gymnase de l'école industrielle, où des acteurs-amateurs, venus de cent milles au Nord, devaient représenter un épisode fameux de l'insurrection de 1837-38.

A ces acteurs de circonstance, les applaudissements ne manquèrent pas non plus tout le long de la soirée. Les Canadiens des environs du Fort-Qu'Appelle parleront longtemps encore de certains rôles joués avec un véritable talent par les jeunes gens qui avaient accepté de les interpréter.

Il va sans dire que le lendemain, on se sépara très satisfaits, se promettant bien de revenir l'année suivante, si la fête avait encore lieu.

J'allais clore ma causerie, quand j'apprends, avec bonheur, que nous aurons notre Saint-Jean-Baptiste cette année, le 23 juin, au même et si pittoresque endroit. Nous allons immédiatement nous mettre à l'œuvre afin de la célébrer au moins aussi dignement que l'an passé.

Vive le Canada !

A H de Trémaudan

30 mai, 1898.

C'est un devoir important pour les catholiques dignes de ce nom, de combattre la mauvaise presse et d'encourager la bonne. — Voulez-vous vaincre la franc-maçonnerie, le plus grave danger qui menace de nos jours la foi catholique ? — Lisez et propagez les bons livres, brûlez les mauvais, les suspects et les médicres. — CARDINAL LAVIGERIE.